

Serge Gagnon à l'écoute des anciens



Peu connu du public lecteur, Serge Gagnon est pourtant un éminent historien québécois, auteur d'une dizaine de livres importants. « *Je n'ai jamais écrit de chefs-d'oeuvre,* affirme-t-il modestement dans *Destin clandestin*, son autobiographie. *J'ai seulement fait de bons livres et des moins bons aussi.* » Formé notamment par le grand Marcel Trudel et adepte de l'histoire scientifique pratiquée en contexte universitaire, Gagnon a renouvelé l'histoire religieuse du Québec à partir d'une perspective sociale.

J'ai découvert l'oeuvre de cet historien à la faveur d'une polémique déclenchée par son collègue Ronald Rudin en 1998. Dans son remarquable essai *Faire de l'histoire au Québec* (Septentrion), Rudin se penchait sur l'ensemble de l'historiographie québécoise (l'art d'écrire l'histoire) et allumait un feu épistémologique en affirmant que la pratique historique est toujours subjective, idéologique et marquée par les préoccupations du présent.

Gagnon, tout en avouant avoir déjà été « *peut-être aussi rudinien que Rudin* », rejetait cette thèse avec virulence dans *Le passé composé* (VLB, 1999). Les historiens sérieux, écrivait-il, « *sont animés d'une véritable passion de la vérité, au point que, conformément à une certaine éthique professionnelle, ils s'efforcent de surmonter l'inévitable subjectivité qui les empêche de parvenir à une objectivation optimale* ».

Dans *Destin clandestin*, Gagnon, lui-même spécialiste de l'historiographie, réitère sa position épistémologique en redisant que l'histoire n'est pas de la fiction et que « *les historiens ont fait progresser la connaissance, malgré l'inévitable subjectivité qui enveloppe la pratique de l'histoire* ».

Parcours original

La lecture de cette captivante « *autobiographie intellectuelle* » fait ressortir l'originalité du parcours de l'historien. Né en 1939, dans Charlevoix, Gagnon entre dans le cercle des historiens savants en 1966, en publiant dans *Cité libre* un essai sur l'opposition entre les écoles historiques de Laval et de Montréal. Il devient ensuite professeur à l'Université d'Ottawa et obtient son doctorat en 1974, avec une thèse proposant une relecture critique de l'historiographie québécoise.

Il y remet en cause « *les origines prétendument mystiques de la nation* » et avance que « *l'idéologie, et dès lors le discours historique en tant qu'idéologie, découle des infrastructures matérielles et des rapports de classes sociales* ». Il reconnaît aujourd'hui qu'écrivant cela, il n'échappait pas au « *déterminisme du présent* ». À l'époque, l'analyse marxiste était en vogue dans les sciences sociales.

Certaines critiques formulées par des collègues incitent toutefois Gagnon à amorcer un

virage. N'avait-il pas jusque-là, en effet, « *commis l'erreur de juger la vérité des anciens à l'aune de la [sienne]* », comme le lui fera remarquer l'historien Pierre Trépanier ? Si l'Église occupait une place si importante au Bas-Canada, n'était-ce pas, lui suggérera Fernand Dumont, « *parce que le message correspondait à des attentes de l'auditoire* » ? La mentalité austère de cette époque n'était-elle qu'un moyen clérical de contrôle social ou n'était-elle pas plutôt l'expression d'un consentement populaire au discours des prêtres ? « *L'historien ne doit-il pas faire abstraction de ses propres valeurs* » pour reconstituer le sentiment religieux de l'époque ?

Dans *Le passé composé*, Gagnon écrivait que « *l'idéologie peut suggérer des pistes de recherche que les historiens sont capables d'emprunter avec détachement, contrairement à ce que pense Rudin* ». En se lançant dans l'écriture de l'histoire du sentiment religieux au Bas-Canada, Gagnon appliquera ce programme. L'historien, dans *Destin clandestin*, ne cache ni sa foi catholique ni son rejet de la morale hédoniste actuelle. Aussi, en choisissant d'étudier les conceptions de la mort, du plaisir et du mariage dans le Québec ancien, il ne renie en rien ses propres valeurs, tout en se faisant un devoir de respecter la méthode scientifique.

Credo intellectuel

Sa trilogie (1987-1993) sur la mentalité religieuse du XIXe siècle (culte de la retenue, de l'effort, du sacrifice) montre que la solidarité communautaire d'hier, encadrée par le clergé, n'écrasait pas nos ancêtres, qui y adhéraient de bonne foi. Gagnon ne cache pas qu'il a voulu, en explorant rigoureusement cette époque, « *réconcilier les Québécois avec leur passé* ».

Ce travail a laissé des marques chez lui. Dans la conclusion de son ouvrage, l'historien retraité de l'Université du Québec à Trois-Rivières, fortement inspiré par les positions d'un Jacques Grand'Maison, livre son credo intellectuel. Allergique à la morale hédoniste, dépensière, publicitaire et corporatiste qui règne aujourd'hui et qui le fait douter de la

capacité des Québécois à faire l'indépendance, un projet qui le laisse perplexe depuis le début, Gagnon redit son attachement à la langue française et à la foi catholique des anciens et déplore le mépris dans lequel on les entretient.

Animé par un fort souci de justice, inquiet devant le déclin de l'État mais obsédé par la dette publique, l'historien, peu sympathique aux militants radicaux et près de la doctrine sociale de l'Église, oscille entre la gauche et la droite parce qu'il croit que « *la vérité a plus de chances d'éclater entre ces deux pôles* ».

Le Québec idéal de Gagnon serait vraiment attaché au français, attentif aux laissés-pour-compte, respectueux des croyances religieuses et conscient « *que le courage et la persévérance imposent des limites à la douceur de vivre* ».

Un historien rêvant, pour aujourd'hui, d'un Québec qui n'aurait pas oublié les vertus du passé, c'est beau.